

Les trois pommes

Conte

Vincent Breton

Cette histoire je la connais depuis toujours. On me la racontait quand j'étais petit. Pas tout petit, j'aurais eu trop peur. On la racontait sûrement à mon père. Je crois bien à mon grand-père, mon arrière-grand-père... De quand date-t-elle ? Je ne peux le dire exactement. Très loin. Longtemps avant l'électricité. Encore plus longtemps avant l'automobile et même avant les machines à vapeur. Il faut remonter des siècles en arrière...

Je sais qu'elle se passait en Bretagne. Pas la Bretagne des bords de mer. Pas le pays des cartes postales avec les jolies plages et les côtes découpées. Mais du côté du pays d'Argoat. C'est dans les terres, la Bretagne profonde où encore aujourd'hui on peut se perdre facilement par de petites routes entre les collines. Là-bas, l'océan c'est la lande. C'est un paysage toujours vert. Mais ce n'est jamais le même vert. La lumière y est douce et peine à traverser les branches. Les bois y sont épais, touffus. Comme des points saillants où la mousse s'accroche, des rocs noirs émergent et prennent des formes étranges. La pierre est humide, glissante et froide. En hiver la brume peut rester toute la journée. On entend juste le cri des corbeaux. Si on marche, il est possible de découvrir des sources sous les feuilles, des mares où viennent boire les sangliers et les biches. Des insectes et des vers fouillent l'humus. Couleuvres et salamandres glissent silencieusement entre les pierres. Cachés sous les arbres, on peut découvrir à l'improviste des dolmens encore solides ou de petits menhirs isolés en pleine nature. On dirait que certains, debout dans l'ombre, vous regardent. Ces lieux sont toujours sombres. Quand vient le printemps on peut admirer le rose des bruyères et y entendre le chant extraordinaire d'oiseaux qu'on ne voit que rarement.

Des petits villages ont été édifiés, les uns sur une plaine, les autres dans un creux entre deux collines. On est au bout du monde et rares sont les voyageurs à passer par là, aujourd'hui encore. C'est tout juste si ces villages sont sur les cartes. Au moment où notre histoire se déroulait, ils étaient très pauvres, très isolés. On y parlait un vieux breton incompréhensible aux Français.

Dans les fermes, le sol était de terre battue. Pour avoir moins froid l'hiver, on rentrait les bêtes dans la maison. Avec la paille. L'odeur forte des animaux se mêlait à celle de la soupe de légumes qui chauffait dans l'âtre. Le pain était tenu au grenier pour éviter qu'il ne prenne l'humidité. Seul le chat était autorisé à monter là-haut pour chasser les souris qui auraient eu l'idée de se présenter. On dormait dans de grands lits fermés comme des armoires pour ceux qui avaient les moyens et en général à plusieurs pour se tenir chaud. Il fallait aller chercher l'eau au puits quand ce n'était pas au ruisseau et des branches tombées dans la forêt pour le feu. L'eau que l'on buvait avait le goût fade de la mousse sur les pierres. Le bois humide fumait beaucoup en brûlant.

Dans les petits villages on ne trouvait pas de commerce. Pas d'école. Juste une petite église, étroite, noire, un peu sale où il faisait toujours froid même en été. Le presbytère était collé à l'église. La bonne du curé préparait une soupe avec ce que les gens lui donnaient. Un manoir, énorme et lourde bâtisse avec une tour ou deux, abritait le seigneur du village qui partait la moitié du temps à la guerre au loin et consacrait le reste des jours à la chasse quand il ne ripaillait pas avec d'autres seigneurs venus d'on ne sait où et qui se comportaient mal avec les jeunes filles qu'ils croisaient.

Les gens étaient pauvres. Ils n'étaient pas très propres à force de vivre avec les bêtes sans voir beaucoup de monde. Dans les collines, dans de vieilles cabanes laissant passer la pluie et le vent, vivaient des sorcières. Un peu sauvages, vivant à l'écart, elles avaient en général un vieux chien rempli de puces comme garde, un chat noir qui soufflait, quand ce n'était pas une chouette sur l'épaule.

Elles savaient guérir les maladies, elles faisaient peur aux enfants et aux jeunes mères. On disait qu'elles prenaient le sang des nourrissons pour leurs potions en perçant leur peau avec leurs dents. Le curé interdisait leur venue. Elles ne craignaient pourtant pas d'emprunter la rue principale. Si elles croisaient l'abbé, elles crachaient sur son passage en marmonnant des blasphèmes et des formules magiques dans une langue que personne ne comprenait.

Le village où vivait Aurélien était à cette image. Un village pauvre parmi les pauvres. Lui, avait perdu ses parents depuis fort longtemps et se souvenait à peine des yeux de sa mère, très sombres et profonds comme les siens. Il était interdit de parler d'elle. Enfant, il avait entendu qu'après la mort de son père tombé d'une échelle, elle avait disparu. Brusquement. En pleine journée. Certains prétendaient qu'elle s'était enfuie, d'autres qu'elle s'était jetée dans le grand trou noir qui prolongeait la rivière après une sorte de cascade. Le grand-père d'Aurélien s'était occupé de lui naturellement. Mais on ne parlait jamais des parents. La mère du garçon était sa fille unique. Aurélien ressentait qu'on parlait dans leur dos quand ils croisaient des villageois. Mais le grand-père ne disait rien, faisait mine de rien entendre et ne relevait jamais les rumeurs qui pourtant couraient insidieusement comme des serpents. C'était un vieil homme taciturne, de petite taille au regard à la fois fier et triste. Aurélien le dépassa rapidement en hauteur mais jamais en force. Leur maison était petite et propre. Elle était reconnaissable de loin à ses volets rouges de chaque côté de la porte et au petit banc de pierre sur lequel le vieux venait goûter le soleil et fumer la pipe dès qu'un rayon bienfaisant se présentait.

Si le vieux n'était pas riche, il possédait une richesse inestimable pour le village : une jument. Cette jument allait devenir naturellement celle d'Aurélien. Ce n'était pas un cheval ordinaire comme on en voyait tant dans les fermes. C'était une énorme bête, immense, impressionnante par sa carrure, haute, sans âge. Elle était blanche avec des jambes et des sabots énormes. Ce qui frappait les gens, c'est qu'elle était plus haute qu'un étalon, d'allure robuste, vraiment imposante. Ses flancs étaient larges. Elle donnait une sensation de solidité, de force. Ce n'était pas une bête de course évidemment, mais elle aurait été assez puissante pour tirer une lourde charrue ou une roulotte. Quand elle renâclait c'était impressionnant. Elle pouvait effrayer celles et ceux qui ne la connaissaient pas et craignaient un coup de sabot. En réalité elle était brave. Elle se montrait protectrice à l'égard de son jeune maître, presque maternelle. D'ailleurs, petit, l'enfant avait bu le lait de la jument.

Ce qui étonnait les gens, c'est qu'elle avait le même regard profond et doux qu'Aurélien. Elle semblait toujours le regarder avec bonté, une douceur bienveillante. Aurélien lui rendait son affection. Dès qu'il avait su s'en occuper, il avait appris à prendre soin d'elle. Il lui parlait doucement, il aimait son odeur, elle bruissait de joie dès qu'il venait vers elle. Dès l'âge de sept ans il avait appris à la monter à cru en agrippant sa crinière. En culotte, ses cuisses rougissaient au crin rude de l'animal. Enfant il se tenait haut enserrant son col pour les longues promenades où elle l'emmenait autour du village.

Peu à peu, en vieillissant, le grand-père avait enseigné à son petit fils comment prendre soin d'elle. Mais surtout, il lui avait enseigné le métier de colporteur qu'il avait pratiqué toute sa vie avant progressivement de confier l'affaire à son petit fils.

Oui, il n'y avait pas de commerce dans les villages. On avait besoin de peu de choses. Mais tout de même. Il y avait des petits objets utiles qui manquaient.

Alors, les colporteurs passaient de hameau en clocher apportant de la ficelle, du fil, des aiguilles, de la laine ou des tissus, de la vaisselle en bois, des lames, des rubans, des friandises pour les fêtes. C'était selon les arrivages et les demandes.

Chose très rare même parmi les colporteurs, Aurélien avait appris à lire et à écrire auprès de son grand-père. Il arrivait qu'il vende un ou deux livres. En général seul le curé de la paroisse savait lire et parfois le seigneur du village ou sa dame. Il savait aussi compter et à l'aide d'un boulier pouvait aider les paysans qui ne savaient pas calculer leur impôt au seigneur.

Quand son grand-père mourut un soir de Noël, il s'éteignit doucement. Sans gémir malgré la souffrance. On aurait dit la flamme d'une bougie qui vacille, hésite, et s'éteint finalement sans bruit dans un maigre souffle.

Aurélien l'aimait beaucoup. Il avait été préparé à ce moment. Il avait la jument, son petit fonds de commerce et son métier qu'il avait commencé à pratiquer. Sa tristesse avait été infinie, pourtant il n'avait pas eu peur. Il savait ce qu'il devait faire, son grand-père lui avait tout expliqué, longtemps avant de ne plus pouvoir parler.

L'enterrement s'était déroulé dans un grand silence à peine dérangé par le bruit du cercueil que l'on porte dans l'église. Le frottement des sabots avait résonné sous la voûte. Même lors de la messe, le discours du curé avait été bref. Le grand-père avait été un homme respecté, mais il avait sa personnalité. C'était un petit homme droit. Dur et rude. Bon avec son petit fils mais taillé à la serpe par la souffrance d'une vie qui n'avait pas été qu'amusements. Le curé en avait toujours eu un peu peur de cet homme qui semblait lire en lui avec son regard perçant. Le curé avait des choses à se reprocher. Il sentait que le vieux savait. Après la messe, ils étaient allés au petit cimetière, la jument tirant le cercueil sur un chariot dont les roues avaient grincé comme si elles pleuraient. Aurélien avait dignement guidé la jument et le village avait marché derrière le curé suivi d'enfants de chœur qui chantaient, des vieilles avec leur coiffe, des femmes en tablier, des vieux appuyés sur leur canne, des quelques hommes et du petit groupe d'enfants déguenillés et intimidés.

Depuis le manoir en retrait sur la route, derrière ses hautes fenêtres, la dame les avait regardés passer se gardant de se mêler aux paysans. Elle s'était signée dans l'ombre murmurant des paroles que personne n'entendit.

Le soir même, Aurélien avait décidé qu'il prendrait la route dès le lendemain matin. Pour se libérer de l'ambiance pesante du village et parce que de toute façon, il fallait bien vivre, faire tourner le commerce en faisant son travail de colporteur. C'était une nécessité, plus qu'un devoir, une évidence.

Le jeune homme nettoya la petite maison de fond en comble, prépara ses sacs, fixa solidement les volets. En guise de provisions, il ne lui restait plus qu'une miche de pain entamée et trois pommes un peu ridées. Il se dit qu'il achèterait de quoi manger en chemin. Les gens avaient peu de sous, alors ils troquaient avec lui du fil contre des œufs, des aiguilles contre des légumes, des noix... Il trouvait s'il avait de la chance un peu de lard ou du fromage.

En pensant à tout cela il saliva quelque peu et ajouta à son équipement une petite marmite, un briquet d'amadou et une grosse cuiller en bois.

Habituellement, surtout à la fin lorsqu'il savait son grand-père fragile et malade, quitter la maison et le village emplissait son cœur de nostalgie. À présent, il était triste de n'avoir plus son grand-père, mais soulagé de le savoir en paix. Il se sentait libre et rassuré de la compagnie de sa jument. Quand il la montait, il percevait la chaleur de l'animal le réchauffer au travers de ses vêtements. Une fois hissé là-haut, il éprouvait un sentiment de sécurité dominant le village puis le chemin.

Il partit ainsi sans bruit dès l'aube, juste avant que l'aurore ne rosisse les prés.

Seul un mince filet de fumée sortait d'une cheminée. Le coq n'avait pas encore chanté. Personne ne le vit partir.

Les routes, il les avait apprises avec son grand-père puis seul. Il n'avait pas de cartes. Il prenait pour repères certaines croix aux embranchements de routes et de chemins. Là un calvaire, ailleurs une chapelle, une pierre. Une ancienne borne romaine pouvait persister ici et là, mais elles étaient illisibles. Pour s'orienter, Aurélien ne disposait que de peu d'indications. Il devait aller de village en hameau. Certains d'entre eux pouvaient ne compter que deux à quatre maisons ou des fermes isolées. Quelques maisons étaient cachées dans des replis de collines, dans un sous-bois à proximité d'un ruisseau. Il fallait le savoir... Les passants étaient rares. Les habitants ne connaissaient en général que les environs de leur propre village. Les chemins étaient eux-mêmes souvent difficiles, chaotiques, boueux, envahis de flaques d'eau. La jument s'y salissait vite. Elle n'avait pas peur mais parfois la boue était telle qu'il fallait prendre garde à ne pas s'enfoncer. La jument était chargée. Il fallait éviter à tout prix qu'elle tombe au risque d'entraîner dans sa chute les sacs de marchandise, de tout salir et de tout perdre.

Aurélien achetait au bourg ce dont il avait besoin avec le peu de monnaie dont il disposait. Il ne pouvait pas se permettre de perdre ce qu'il avait à vendre s'il voulait poursuivre son activité. Sa petite bourse était bien serrée sous sa ceinture et il vérifiait machinalement sa présence.

Malgré les difficultés, il aimait voyager, il appréciait la liberté de son travail et le préférait aux travaux des fermes souvent très durs. Il en connaissait les risques, les dangers. Les maraudeurs étaient rares, mais on n'était pas à l'abri non plus d'un brigand. Il était une fois tombé sur un concurrent malhonnête qui avait tenté de jeter sa marchandise à la rivière. La prudence était de mise. La vigilance de rigueur.

Le garçon pensait à tout cela et alors que le jour se levait, il réfléchissait mentalement aux différentes étapes de sa journée qui le mèneraient de maison en village, de ferme en hameau, jusqu'à une petite auberge où il savait pouvoir dormir pour pas cher et trouver du foin pour la jument.

Il n'avait pas de montre. Il lui fallait prendre ses repères comme il pouvait à la lumière du soleil, au son des cloches des églises ou aux rares horloges des maisons riches.

C'est ainsi qu'il cheminait avec sa jument, avec peu d'indices, sa mémoire, au rythme lent du cheval.

Il commença par des ventes modestes dans deux fermes où on lui parla à peine. Un peu de fil. Deux petites pièces. Il fallait être patient, rester aimable. À la troisième des maisons, la fermière était bavarde et voulait l'interroger sur les événements du village. Il n'avait que la mort de son grand-père à raconter. La fermière devint soupçonneuse. Le vieux n'était-il pas mort de maladie ? N'y avait-il pas le risque d'une affection grave et d'une quelconque épidémie ? Elle vint voir sous le nez du garçon s'il n'avait pas la fièvre. Il ne l'avait pas. Aurélien n'était pas un gaillard musclé, mais il était robuste, jamais malade. Les questions insistantes l'attristèrent pourtant en lui faisant penser à son grand-père disparu auquel il ne pourrait plus raconter son périple, ses rencontres, comme il aimait à le faire devant un bon feu de cheminée.

En reprenant la route, préoccupé de ses mauvaises ventes, Aurélien ne perçut pas immédiatement la brume qui commençait à envahir la lande. C'était une de ces brumes épaisses qui peut s'imposer en toute saison. Plus qu'un brouillard qui va se dissoudre aux premiers rayons du soleil, c'était une purée blanche, épaisse et collante. Une sorte de fumée sans odeur mais poisseuse qui semblait s'agripper à tout ce qu'elle trouvait : les arbres, les bâtiments, les buissons même.

Non seulement cette brume était pénible, car elle était humide et froide, mais surtout il devenait beaucoup plus difficile de s'orienter. Le garçon en prit conscience quand il réalisa que l'on ne voyait plus à vingt mètres, puis à dix, puis à cinq...

Les yeux rivés au sol, il lui fallait prendre garde à ne pas se perdre. La situation devint si difficile qu'il décida de sauter à terre afin de guider la jument sans quitter le chemin des yeux.

C'est à peine s'il voyait ses propres pieds et à ses côtés la masse blanche de l'animal peinait à se détacher.

Il se cogna brutalement au tronc d'un gros chêne. Il comprit qu'il était sorti du chemin et tenta de reculer pour le retrouver. Mais il se prit alors dans les buissons et des ronces vinrent griffer son visage tout en agrippant son manteau. On aurait dit une bête griffue qui ne voulait pas le laisser partir. Il entendit le tissu crisser en se détachant. Ne pouvant plus avancer la jument renâcla. Il tenta de la rassurer mais en réalité, il n'en menait pas large. Rien pour le guider. On aurait dit que la forêt s'était refermée sur lui, et l'enserrait comme un piège. Il serra la longe de la jument et entourra la lanière de cuir autour de sa main. Il s'agissait de ne surtout pas perdre la bête. Où était passé ce fichu chemin ? S'il n'était pas très large, il était tout de même tracé pour laisser passer une charrette. Aurélien eut la sensation de tourner sur lui-même. Il s'accroupit, il ne voyait plus ses pieds. Il voulait voir le sol. Il manqua de perdre la longe. Il put heureusement s'accrocher à la jambe de la jument. Il croyait être près de son museau, il était à l'envers. Comment était-ce possible ? À tâtons il progressa jusqu'aux naseaux. La jument marqua son contentement. Il tenta de la rassurer en la caressant mais sa voix tremblait. Ils avancèrent de quelques pas. Il y avait une sorte de passage étroit même si cela ne semblait pas être le chemin. C'était assez large pour lui et la jument. Il fallait se dégager de là, trouver un peu de lumière, espérer retomber sur la bonne piste. Il buta soudain sur quelque chose. Mais ce n'était ni un buisson, ni un tronc, ni une pierre... c'était... vivant !

— Hé ! Regardez où vous marchez, vous êtes aveugle ou quoi ?

Aurélien devinait à peine les contours d'une personne qu'il prit pour un enfant bien que la voix fut déjà grave. Peut-être était-ce un petit adolescent ?

— Pardon, mais avec la brume je ne vois rien. Je cherche mon chemin avec ma jument.

— Ah, ah ! C'est que vous n'êtes pas habitué ! Ici la brume a ses habitudes hiver comme été. Il faut poser son regard sans chercher à entrer en elle pour voir le contour des choses...

— C'est que, je suis colporteur, je suis parti ce matin, je connais un peu les chemins, mais là c'est plus épais que d'habitude, nous avons dû nous perdre.

Le petit être tournait autour de lui comme pour l'examiner. Il devinait vaguement une silhouette mince. Impossible de discerner les traits du visage. Il crut un moment percevoir l'éclair vif d'un regard. Il sentit son souffle sur sa poitrine. C'était une haleine peu agréable mélangée de lait fermenté et d'ail cru.

— Je peux vous aider à trouver votre chemin. Mais je voudrais bien quelque chose à manger en échange.

— Je n'ai pas grand-chose. Un peu de pain, trois pommes...

— Une pomme ! Ce sera très bien ! Donnez-moi une pomme !

Aurélien chercha à tâtons dans ses sacs. Il offrit une pomme au petit être qui se pressait contre lui. En lui donnant le fruit, il sentit des doigts froids et secs contre les siens. C'était rêche. On aurait dit du petit bois pour le feu.

Il se passa une chose étrange. La pomme sembla s'éclairer comme une sorte de lumignon dans la main du petit personnage qui tendait le fruit en avant. Ils étaient en réalité bien au milieu du chemin. Aurélien entendit le petit personnage émettre un étrange rire de crécelle.

— Tu n'étais pas si perdu que ça ! Mais j'ai gagné une belle pomme, quoiqu'un peu ridée !

C'est alors qu'Aurélien découvrit les yeux rouges du petit personnage s'éclairer dans l'obscurité. Puis celui-ci disparut comme il était arrivé laissant seulement entrevoir une étrange face grimaçante, sans âge, avec des traits creusés et un nez qui semblait exagérément pointu.

Aurélien était un peu amer d'avoir perdu l'une de ses pommes alors qu'il était déjà au milieu du chemin. Il n'en voulut pas vraiment au petit personnage.

— Je me suis affolé pour rien ma belle, dit-il en flattant le col de la jument. J'ai perdu une pomme. Mais je crois bien que nous avons rencontré un korrigan.

Ils reprirent leur route. Le chemin était droit. La brume restait présente mais un peu en retrait comme pour le laisser marcher avec sa bête.

Combien de temps cheminèrent-ils ? Difficile de se situer dans l'espace comme dans le temps. Tout était laiteux tout autour. Aucune cloche, aucune maison en vue, pas un morceau de ciel. Aurélien imagina qu'ils étaient peut-être en fin de matinée ou au début de l'après-midi. Comment savoir ?

C'est alors qu'il entra aperçut sur sa droite, un chemin plus étroit qui descendait doucement. Il y avait une grosse pierre qui marquait le croisement. Il reconnut sa forme ronde et se souvint que le chemin menait à une petite ferme habitée par une veuve courageuse et ses deux jeunes enfants. Ils

n'achetaient jamais grand-chose, car ils n'étaient pas riches, mais il aimait bien bavarder avec eux. La dame était douce, son visage était presque transparent. Elle semblait toujours fatiguée ce qui était normal : depuis la mort de son mari, elle s'occupait seule de la ferme, tenait la maison et instruisait ses enfants. Peut-être auraient-ils grandi depuis la dernière fois ? Car cela faisait un moment... Il y avait encore près de trois quarts d'heure de route pour les rejoindre. Un ruisseau longeait la maison. La brume faisait ici un effet de couvercle, on aurait dit qu'il y avait un nuage très bas juste au-dessus de sa tête. Il remonta sur la jument. Il s'en amusa presque : il avait la tête dans le nuage et son corps était en dessous avec la jument. Il dut se pencher sur l'encolure de la bête pour voir où ils allaient.

En arrivant devant la petite ferme, ce qui l'étonna c'était le silence. Fréquemment on entendait la basse-cour, un petit chien ou même les enfants jouaient-ils devant la porte s'ils avaient fini leur ouvrage. L'ambiance était un peu étrange. Il toqua à la porte. Il entendit qu'on furetait derrière et entra perçut deux yeux derrière la fenêtre. Le jeune garçon lui ouvrit. Il avait grandi comme il s'y attendait mais se montrait surtout amaigri. Aurélien s'enquit de sa mère. Il supposait qu'elle devait être à l'étable ou peut-être au champ. C'est alors qu'il entendit la petite fille qui était restée sur le côté, éclater en longs sanglots. Aurélien était intelligent, il comprit que quelque chose de grave était arrivé. Le garçon expliqua que leur mère était à présent allongée dans la clairière. Elle avait été malade. Loin du monde, sans cheval, sans personne, les enfants avaient enterré eux-mêmes leur propre mère. Ils s'étaient débrouillés comme ils avaient pu pour s'alimenter avec les fromages de lait de brebis, les volailles. Les légumes étaient difficiles à faire pousser. La mauvaise saison commençait à se faire sentir et la faim les tenaillait.

N'entendant que son cœur, Aurélien leur proposa son pain et les pommes. Les enfants refusèrent la dernière. « — Garde là pour toi ! »

Il les regarda manger avec avidité les grandes tranches de pain pourtant déjà un peu dur qu'il avait emporté avec lui. Ils coupèrent leur pomme en deux pour la partager. C'était peu de choses. Ils se sentaient pourtant déjà mieux et la petite souriait de contentement.

— Vous n'allez pas rester seuls ici tous les deux ! Comment allez-vous faire si vous n'avez rien à manger ?

Le garçon acquiesça. Avant de mourir, sa mère lui avait fait promettre d'aller se réfugier chez leur oncle, son frère qui vivait dans un petit bourg avec sa femme et ses enfants. Cela avait été prévu en cas de malheur. L'oncle était le parrain du garçon, il avait confiance en lui, c'était un brave homme. Le garçon dit qu'il était résolu à s'y rendre et reviendrait dans la ferme de ses parents quand ils seraient grands avec sa sœur. L'oncle habitait hélas un village loin de douze kilomètres. Le garçon savait y aller mais la distance était trop grande pour la petite à pied.

— Qu'à cela ne tienne. Je ne connais pas le village de ton oncle, il n'est pas sur ma route habituelle, mais je vous emmène. Il ne faudra cependant pas trop tarder, car je ne sais quelle heure il peut être et il faudrait nous y rendre avant la nuit.

— Et le petit chien ?

— Va pour le petit chien ! Répondit le jeune homme en riant. La fillette alla chercher un jeune petit chien qui était resté caché sous l'armoire.

Les enfants préparèrent leur baluchon, il n'y avait pas grand-chose. On donna à boire à la jument. On ferma la porte à double tour. Ils cachèrent la lourde clé sous une pierre. Puis Aurélien hissa les enfants et le petit chien apeuré sur la cavale toute contente de leur présence.

— J'espère que la brume se sera levée, dit Aurélien un peu inquiet.

Le garçon connaissait la route par des repères très précis. Là, telle clôture, ailleurs, un muret les guidait, puis une route pavée, une barrière. Aurélien fut étonné de la justesse avec laquelle il les conduisait... Ils cheminèrent ainsi en ce bel équipage avec la brume qui continuait de les accompagner mais restait supportable pour s'orienter.

Ils furent accueillis à bras ouverts par l'oncle. C'était un homme si grand qu'il passait à peine sous la porte de sa propre maison. L'homme commençant à s'inquiéter de n'avoir pas de nouvelles de sa sœur et de ses neveux, avait prévu de leur rendre visite bientôt. Il savait sa sœur malade. Il envoya la petite rejoindre ses cousins qui riaient en jouant devant le grand feu.

— Ils seront comme mes propres enfants, nous veilleront sur eux.

Une soupe chaude fut servie à toute la marmaille. Il faisait bon dans cette maison. On proposa du foin pour la jument et surtout, Aurélien fut invité à passer la nuit en remerciement de ses bonnes actions. Il avait sauvé les enfants. Ce n'était pas dans la nature de ce dernier de s'imposer. Il était aussi modeste qu'intimidé. Surtout, il voulait reprendre la route vers son circuit habituel, car il avait ses clients et ses habitudes. Il se fit expliquer le trajet et entreprit de se remettre en chemin malgré l'insistance de l'Oncle.

On lui avait servi un lait chaud. Il était bien sur sa monture. Un croisement de chemins à l'orée d'une forêt, lui fit reconnaître le circuit qu'il empruntait habituellement. Il savait qu'à deux ou trois kilomètres il retrouverait un hameau de grosses fermes. Il essaierait d'y être assez tôt, de ne pas traîner pour retrouver la fameuse maison où il savait qu'il pourrait se loger pour la nuit et se nourrir contre quelques pièces. Il passerait une nuit au chaud et la jument aurait du bon foin à l'écurie.

Tout à son contentement, il ne perçut pas que le jour déclinait déjà ni surtout le retour de la brume.

Ce n'est qu'après un long moment qu'il réalisa s'être de nouveau perdu. Il voyait bien le chemin. Ce n'était en rien le chemin habituel. Il ne le reconnaissait pas. De chaque côté de sa route, deux murs de pierre, d'abord assez bas, se dressèrent progressivement à sa hauteur formant un étrange couloir. Ils obscurcissaient le peu de lumière qui restait. Derrière lui la brume était si ferme qu'il avait l'impression qu'elle touchait son dos et le poussait presque. Impossible de faire demi-tour à présent. Le chemin était devenu étroit entre les murs. De toutes façons il avait de nouveau perdu ses repères. De tels murs devaient bien mener quelque part, à une propriété, un château peut-être.

Le cheminement était long. Aurélien voyait avec angoisse la nuit progresser doucement et se mêler à la brume dans un manteau sombre et lourd dont l'épaisseur était presque palpable. Ils avancèrent ainsi longtemps...

Soudain, Aurélien sentant un souffle d'air, réalisa qu'il n'y avait plus de murs. Il peinait à voir dans l'obscurité. Il avait la sensation de se trouver dans une sorte de clairière.

Il sauta de cheval en prenant soin de ne pas lâcher la bride qui le reliait à l'animal. Pas un bruit. Il n'entendait que ses pas dans les feuilles et les lourds sabots de la jument.

En avançant, il devina dans l'ombre une lourde forme qui semblait se détacher. Il pensa retrouver l'un des murs du chemin. S'approchant il comprit que c'était une bâtisse. Pas un bruit, pas une lumière, aucun chien ni basse cour, aucune odeur de bois brûlant dans la cheminée. Le lieu semblait inhabité ou abandonné. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, le garçon se dit qu'il disposerait au moins d'un refuge pour la nuit. Que peut être il trouverait à faire du feu avec son briquet d'amadou. Il ne lui restait qu'une pomme. Il faudrait trouver de l'herbe pour la bête... Au moins, il pourrait prendre un peu de repos et aviser de la suite le lendemain matin en comptant sur le jour pour y voir un peu plus clair.

Il songea que personne ne l'attendait. Il était libre. S'il savait l'importance de son petit commerce pour survivre, un peu d'aventure ne lui était pas interdite. Il pensait à cette étrange journée tout en s'approchant au plus près de la grosse demeure afin d'en trouver la porte d'entrée.

La maison était très haute, mais il ne voyait aucune ouverture. On sentait une forte odeur d'humidité presque entêtante. Il était à présent à vingt centimètres de la façade. Toujours aucun bruit, aucune lumière. Il n'y avait pas âme qui vive. Il n'arrivait pas à voir de fenêtres... peut-être étaient elles de l'autre côté. Peut-être arrivait-il par l'arrière ? Les questions affluaient quand il découvrit se détachant des pierres un immense portail de bois voûté. Les planches étaient cloutées. Deux marches menaient à la porte.

— Les habitants ont dû fermer en partant. Nous risquons de dormir à la belle étoile ma belle. Peut-être trouverons-nous une grange...

Il s'apprêtait à chercher plus loin mais sa main machinalement avait essayé de pousser le lourd ventail. Contre toute attente celui-ci s'ouvrit très facilement. La porte s'était ouverte sans un grincement mais son visage s'était pris dans une immense toile d'araignée dont il fallut se défaire.

La jument était restée devant la porte. Tout lui paraissait sombre et immense dans cette demeure. Il traversa un vaste couloir puis parvint dans une immense pièce. Ses pas résonnaient sur le carrelage. Il n'y avait pas de lampe, pas de torche, pourtant une faible lueur semblait éclairer les murs. Il devina de lourdes tentures, quelques gros meubles, de grands coffres comme il s'en faisait à l'époque. Il était sans nul doute dans une maison de maître. Il se demanda pourquoi il n'en avait jamais entendu parler. Il continuait de progresser dans l'immense salle quand il comprit d'où venait la faible lueur qui éclairait à peine les lieux.

Il y avait au fond une cheminée plus haute qu'un homme et large comme un bœuf. C'était impressionnant. Mais plus impressionnant encore, Aurélien découvrit des braises rougeoyantes dans l'âtre qui témoignaient qu'on avait fait du feu récemment. Il alla presque jusqu'à les toucher. Il y avait donc eu quelqu'un avant lui ou les habitants étaient partis dans la journée. Allaient-ils revenir ? Peut-être n'aimeraient-ils pas trouver un étranger introduit chez eux. Il craignait d'avoir des ennuis mais se dit qu'il n'avait guère le choix. La nuit était déjà épaisse, la brume envahissait tout. Il n'avait guère envie d'aller s'embourber dans quelque chemin de forêt avec sa jument fatiguée ou de tomber sur une bande de korrigans énervés qu'on les dérange en leur territoire. On lui avait raconté de sombres histoires de pauvres hères habitant dans la forêt et prompts à attaquer les passants perdus. Il serait mieux ici. Aurélien se proposa de sortir chercher un peu de bois, de

trouver un peu d'herbe pour la jument. Il dînerait de sa pomme et dormirait devant la cheminée. Au moins, il n'aurait pas froid. Il partirait le matin dès l'aube en espérant ne pas tomber sur les propriétaires des lieux.

C'est en se retournant pour revenir sur ses pas, qu'il découvrit sur sa droite ce qu'il comprit être un haut fauteuil proche de la cheminée. Il s'en approcha s'imaginant déjà s'y réfugier peut-être pour y passer la nuit... quand il réalisa que le fauteuil était occupé.

Une petite silhouette sombre, recouverte d'une sorte de drap noir était en effet recroquevillée dans l'ombre. L'immobilité de la forme lui fit craindre le pire. Il était probablement devant le corps sans vie de l'habitant des lieux qui était venu s'éteindre devant la cheminée. Cette immobilité lui rappela celle de son grand-père le jour de sa mort. Il eut un frisson. Que fallait-il faire ? Fuir ? Chercher du secours ? Mais si c'était un mort... Trouver un prêtre ? Prévenir qui ? Il ne savait pas même où il était. Quelle journée terrible... Il se pencha plus avant encore, mû par la curiosité et l'inquiétude. Était-ce une femme ? Un homme ?

Il entendit presque imperceptible, un petit gémissement. Plus aigu et réduit que celui de la poulie du puits chez lui. Il recula pris de peur, puis se ressaisit. Peut-être s'agissait-il d'une personne âgée malade ?

Il posa la main sur l'épaule de la frêle silhouette et deux grands yeux s'ouvrirent. Ils lui rappelaient ceux de la jument, ils lui rappelaient ceux de sa mère. Troublé, il tenta de balbutier quelque chose, mais il ne parvint pas à être intelligible mélangé qu'il était de peur et d'inquiétude.

— J'ai faim.

Il entendit ces mots presque murmurés.

— J'ai faim, reprit la frêle petite personne qui semblait réunir toutes ses forces pour lui parler.

Aurélien fut d'abord pris de panique. « — Faim ? Mais c'est que je n'ai rien à lui donner ».

Tout se bousculait dans sa tête quand il se souvint. Il courut et traversa la grande salle. Allait-il abandonner cette pauvre personne qui visiblement agonisait ? Il remonta le couloir et retrouva la jument qui l'attendait sagement devant la porte. Un instant, un bref instant il hésita à monter en selle et fuir... Personne n'en saurait jamais rien. Puis il pensa à son grand-père, souleva l'un des sacs accroché à la selle et en sortit la pomme. La dernière pomme. La seule qu'il lui restait de ce qu'il avait trouvé à emporter en partant.

Il prit la pomme dans sa main. Il pensa à sa propre faim. Il approcha le fruit de ses lèvres. Il sentait déjà la bonne odeur du fruit et il salivait.

Il pensa à sa mère. Il hésita encore. La pomme était presque contre sa bouche et ses dents déjà prêtes à mordre le fruit. La tentation était irrésistible. Il entendait clairement son ventre affamé faire des petits bruits significatifs... Quand soudainement, il sentit le regard de la jument. Elle le fixait si tendrement, si affectueusement de ses yeux purs et profonds, qu'il écarta le fruit de sa bouche, intima à la jument de l'attendre puis courut de nouveau vers l'intérieur de la maison.

La pauvre silhouette n'avait pas bougé du fauteuil. Il s'approcha avec douceur, tendit le fruit en silence.

Une petite main fine s'ouvrit en soulevant la sorte de cape dont était revêtu l'être qui avait gémi tout à l'heure. Aurélien l'observa dans la pénombre manger le fruit avec délicatesse. Cela sembla durer des heures et il la contempla sans bouger, oubliant sa propre faim.

Il s'était assis sur une sorte de petit tabouret bas et contemplait cette étrange personne dont il ne discernait pas les traits.

Il se passa encore un long moment.

La nuit déroulait lentement son fil. Dehors, la jument avait trouvé une bordure riche en herbes qu'elle mastiquait doucement, Aurélien n'en savait rien. Il se sentait responsable de cette personne découverte dans cette immense maison...

Ses paupières s'abaissèrent sous l'effet de la douce chaleur des braises de la cheminée dans son dos.

Il ne sut pas d'abord s'il rêvait ou si c'était la réalité.

La petite silhouette du fauteuil s'était redressée devant lui. La cape noire tombée de ses épaules avait laissé place à une belle robe chamarrée de tissus colorés mêlés de fil d'or. Devant le jeune homme, c'était une belle dame. On aurait dit une duchesse, une reine, une fée.

Rêvait-il ? La faim peut-être qui le tenaillait lui faisait perdre conscience...

— Tu m'as sauvée mon garçon. Merci. Comme ce matin tu as donné ta première pomme au petit korrigan, puis comme tu as sauvé les enfants qui avaient perdu leur mère leur donnant ton pain tout entier et encore une pomme. Ce soir tu m'as donné ta dernière pomme et je sais que tu avais faim. Alors, pour te remercier, je vais te laisser choisir entre deux vœux que je peux réaliser pour toi. Ce sera l'un ou l'autre. Quand tu auras choisi, ce vœu se réalisera à jamais dès le lever du jour. Le premier, tout le monde le souhaiterait : ce sera de devenir le jeune homme le plus fortuné non seulement de Bretagne ou de France mais de tous les pays alentours. Tu seras plus riche que le plus riche des rois. Tu pourras enfin posséder tout ce que tu voudras. Tu pourras renoncer à ton travail de colporteur. Ta fortune immense sera infinie, tu ne manqueras jamais de rien... Bien sûr tu pourras avoir autant de maisons ou de palais que tu le voudras et disposer de serviteurs...

À cette proposition, Aurélien sentit son cœur battre. Ce serait la fin de ses problèmes. Il trouverait là juste récompense des épreuves qui n'avaient pas manqué dans sa jeune vie.

La voix reprit.

— Oui qui ne rêverait pas de devenir riche ? Cela n'enlèvera pas la brume, les tempêtes ou les malheurs, mais tu seras incontestablement riche à jamais... Le second vœu pourra se réaliser dès demain matin. Il est simple. Là où tu passeras, la brume se dissipera. Ainsi, tu ne perdras plus jamais ton chemin. Toute brume ou brouillard s'écartera sur ton passage sans que tu n'aies rien à dire, ni à faire. C'est tout. C'est l'un ou l'autre. La fortune ou que se dissipe la brume.

Nombre d'entre nous auraient choisi la fortune. Mais Aurélien pensa à sa mère, à son grand-père... Est-il mieux d'avoir grande fortune ou de savoir trouver son chemin ?

— La fortune ne m'intéresse pas dit-il distinctement.

— Alors la brume se dissipera...

Quand Aurélien se réveilla tôt le matin, il se retrouva allongé devant l'âtre où mouraient les dernières braises, la tête reposant sur cette cape noire roulée comme un oreiller. Le jour était encore faible. Il reconnaissait ce qu'il avait entraperçu la veille au soir.

Cependant, le grand fauteuil étroit était vide. Il chercha du regard s'il pouvait y avoir quelqu'un. Il alla voir dans une pièce voisine. Tout était vide. Personne.

Il sortit. Il retrouva la jument qui paissait tranquillement sur un petit pré attenant à l'immense bâtisse. Il y avait là un petit pommier et ce qui était étrange pour la saison, il était couvert de fruits rouges. Aurélien en détacha trois pommes. « — Cela suffira bien, se dit-il ».

Il mena boire la jument à la fontaine où il se débarbouilla puis sans tarder ils reprirent la route.

Il était encore tôt, mais il n'y avait pas une seule trace de brume. Tout s'était dissipé et ils purent rejoindre leur route sans difficulté, éclairés par un soleil généreux.

On raconte dans la région, que partout où Aurélien le colporteur, se rendait, la brume se dissipait. Il disait porter chance... La brume se dissipait, et il apportait sa présence, sa bienveillance, son aide en plus de ce qu'il vendait. Il ne devint pas le plus fortuné, mais il vécut bien de son métier, ne manquant de rien. Tout le monde savait pouvoir compter sur lui et en retour il savait pouvoir compter sur les autres. Plus tard on dit qu'il retrouva les enfants qui avaient grandi, qu'il se maria...

De temps à autre, assis sur le petit banc de pierres de sa maison aux volets rouges, là où son grand-père s'asseyait autrefois, il lui arrivait de se demander s'il avait rêvé ou pas, cette nuit de brume où il s'était perdu.

La seule à savoir, c'était sa jument qui le regardait avec tendresse de ses grands yeux doux et profonds.